

M. Victorien Sardou ne se contente pas d'envahir les divers théâtres de comédie et de genre, il veut aussi s'emparer des théâtres lyriques, et nous ne serions nullement surpris qu'il eût la prétention d'y remplacer Scribe qui, jusqu'ici, leur a fourni les meilleures pièces de leur répertoire.

S'il pouvait suffire pour conquérir le succès d'avoir un style léger, vif, sémillant, de donner de l'animation et du mouvement aux personnages, de semer son libretto de traits piquants, de jeux de mots, de détails ingénieux, M. Sardou serait à peu près certain de se faire un nom dans le genre qui a valu à l'auteur du *Domino noir* et de la *Dame blanche* une réputation si méritée; mais il manquera toujours à M. Sardou l'invention, et surtout les véritables éléments dramatiques, sans lesquels il n'y a pas d'émotion vraie et d'intérêt saisissant au théâtre.

Cependant nous reconnaissons que ce genre léger, spirituel et charmant a bien son charme pour les maîtres de l'ancien opéra-comique, tel qu'il avait été goûté de nos pères; mais aujourd'hui on semble demander d'autres situations plus fortes et plus puissantes à nos auteurs scéniques.

Ce ne sont pas les détails variés qui manquent au libretto de M. Sardou, c'est au contraire leurs complications qui pourraient nuire à la clarté de sa pièce, et qu'on a de la peine à suivre à travers les mille accidents qui s'y déroulent. Essayons de les résumer aussi brièvement qu'il nous sera possible.

Disons d'abord avant tout que le capitaine Henriot n'est autre que Henri IV, le Béarnais, dont le cœur était aussi bon que l'épée était solide, et dont la mémoire sera toujours chère à ceux qui aiment les rois dévoués à leurs peuples.

La pièce commence à l'époque du siège de Paris. Pendant les jours de trêve, soldats et bourgeois vident gaiement leurs verres sous les treilles d'un cabaret; ce sont pour la plupart des ligueurs qui, dès que sonnera le couvre-feu, seront rentrés dans la ville. Blanche d'Étianges et Valentine de Rieulles profitent aussi de la trêve pour sortir de Paris et pour aller, déguisées en moines, visiter le camp du roi, ou mieux encore pour voir, l'une un certain capitaine Henriot qui ne lui a pas déplu par son caractère franc et enjoué, son air martial, et l'autre pour faire parvenir au comte René de Mauléon, qu'elle aime, une lettre très importante. En effet, cette lettre a pour but de l'engager à ne pas revenir à Paris le soir, ce qui était son projet, parce que sa vie y serait en danger.

Valentine et Blanche sont suivies d'un certain intendant poltron du nom de Pastorel. C'est lui qui est chargé de porter à Mauléon la lettre qui doit le prévenir du danger qu'il y aurait pour lui de venir à Paris. Le fumet d'un dîner qui vient frapper l'odorat de l'intendant, aussi gourmand que poltron, suffit pour détourner Pastorel de sa mission; don Fabrice, le rival de Mauléon, s'empare de la lettre qu'il portait pour lui en substituer une qui est précisément un piège tendu au jeune et brave capitaine royaliste. Comment celui-ci se méfierait-il d'une missive à laquelle est joint un sauf-conduit, et quand Pastorel lui dira avoir été envoyée par Blanche elle-même?

Ce Fabrice, espèce de reître, et capitaine d'aventure, prêt à vendre son épée à celui qui le paiera le plus, se trouve bientôt en présence d'Henri IV, lui-même, qu'il ne connaît nullement et qu'il prend pour un simple officier. Il lui vante les projets de la Ligue et veut l'enrôler avec lui, ce qui, on le comprend, fait assez rire sous cape le Béarnais. Celui-ci, avec sa verve gasconne, et sa finesse habituelle, n'a pas de peine à la jouer, et à le dépister d'une manière complète. Il va jusqu'à lui faire croire que Mauléon est le roi de Navarre. Alors Fabrice qui aspire à se débarrasser de lui,

n'attend plus que l'occasion favorable pour le tuer. Comme il a pris Mauléon pour le roi, il est naturel qu'il voie dans le capitaine Henriot le rival qui lui enlève le cœur de la belle Blanche.

Ici se présentent des incidents nombreux. Le roi Henri, Mauléon, Bellegarde, tous aussi aventureux l'un que l'autre, arrivent à Paris et se logent à l'hôtel d'Estiangé. Ils sont suivis de Pastorel, qui a retrouvé là sa femme qu'il avait abandonnée, et qui a servi de guide et de compagne à Blanche et à Valentine. Bellegarde ne serait pas fâché de faire aussi sa cour à Valentine, ne sachant pas qu'il se trouverait ainsi le rival du roi.

Il se trouve que Don Fabrice, qui n'a pas quitté le capitaine Henriot et qui s' imagine en avoir fait un officier dévoué à Mayenne, lui parle ouvertement de ses projets et l'initie à tous les détails de la conjuration qu'il a organisée contre le roi. Or, pour Fabrice, le roi, c'est toujours Mauléon qui va revenir d'un instant à l'autre. Et en effet, la jalousie le conduit; il s'est imaginé que Blanche le trompait, et c'est vainement que celle-ci proteste de sa fidélité et lui renouvelle les plus tendres serments. Rien n'égale ses angoisses et ses regrets en voyant que tout ce qu'elle dit pour le détourner du piège qui lui est tendu est pris par Mauléon en sens inverse de la vérité, et que celui-ci croit voir dans ses instances pour le faire partir un moyen d'être libre avec son rival. Tout juste en ce moment, le capitaine Henriot entre dans la chambre de Valentine. Mauléon, n'obéissant qu'au sentiment de cette jalousie aveugle qui dénature les actes les plus simples, s'élançait sur l'inconnu et va le percer de son épée, quand on l'arrête à temps en lui faisant connaître quel est celui qu'il voulait frapper.

Mauléon, voyant qu'il ne peut se venger, brise son épée; il mourra, s'il le faut, plutôt que de supporter une trahison qui déchire son cœur.

Pour cela, qu'a-t-il à faire? A déclarer devant les ligueurs qu'il est le roi Henri, que ceux-ci sont décidés à tuer; aussi, il n'hésite pas à se laisser prendre pour le roi.

Au troisième acte, la moitié de la ville est prise. Don Fabrice et Mauléon sont prisonniers des ligueurs. Ce dernier, libre sur parole, vient à annoncer qu'il sera fusillé sur-le-champ si le roi refuse certaines conditions qui lui sont faites. Mauléon déclare lui-même qu'elles sont inacceptables, bien que la mort doive être la conséquence de leur refus. Mais on sait qu'il ne tient plus à la vie depuis qu'il se croit trahi par Blanche, et le roi. Henri IV dont l'imagination n'est jamais au dépourvu, trouve un moyen pour sauver son loyal capitaine. Il est parvenu naguère, de la manière la plus adroite, à faire prendre du service à Don Fabrice, qui, nous l'avons déjà dit, va toujours de préférence du côté des bourses les mieux garnies; il le tient maintenant sous sa dépendance; d'un mot, il peut le faire fusiller s'il refuse d'obéir aux ordres du roi. Il lui enjoint donc d'envoyer à ses reîtres l'ordre de rendre la liberté à Mauléon.

C'est avec une rage concentrée que Don Fabrice écrit la lettre qui doit délivrer son ennemi. Mais il s'arrange tout en donnant cette missive, de manière que le porteur de la lettre arrive trop tard; et il compte bien auparavant avoir le temps d'enlever Blanche. Justement on entend en ce moment une décharge de mousquetaire, et on croit Mauléon fusillé; mais il n'en est rien, il a été au contraire délivré par un détachement royaliste, et Blanche arrive ramenée par le capitaine Henriot qui l'a arrachée, l'épée à la main, aux soldats de Don Fabrice. Bientôt le peuple entier salue le roi de France par des chants d'allégresse et de triomphe.

Nous ne sommes pas sûr d'avoir donné même une idée exacte du libretto traité par MM.Sardou et Gustave Vaëz, car ce dernier avait esquissé d'abord à ce qu'il paraît le canevas du libretto du *Capitaine Henriot* que M. Sardou, par suite de la mort de M. G. Vaëz, a dû terminer seul. Nous l'avons dit dès le début, les incidents sont nombreux et compliqués dans cet ouvrage, et on a peine à les suivre dans certains moments. Nous devons reconnaître que les types des personnages sont bien tracés, et principalement celui du capitaine Henriot, joué d'ailleurs dans la perfection par Couderc, un des meilleurs comédiens de notre époque.

Quant à la musique, nous avons plus d'une réserve à faire, et la première de toutes, c'est celle qui porte sur l'invention mélodique. Il nous semble que la partition de Gevaërt [Gevaert] pêche beaucoup sous ce rapport. On ne trouve pas dans la musi- // 2 // - que [musique] ce cachet que les artistes supérieurs lui impriment et les fait reconnaître et les distingue d'autres compositeurs.

Mais pour tout ce qui touche aux détails de l'orchestration, nous reconnaissons une valeur réelle à cet artiste. Il a de nombreuses ressources comme harmoniste, et il rencontre souvent des dessins ingénieux et charmants qui ajoutent beaucoup d'effet à ses morceaux, et, au besoin, laissent moins apercevoir ce qui lui manque comme souffle mélodique.

Les morceaux que nous avons remarqués et applaudis de préférence sont: les couplets de table chantés par Couderc, dont le refrain a une allure un peu vieillotte qui va parfaitement à la couleur de la situation; un duo en forme de nocturne de salon chanté par Mme Galli-Marié et Colas; des couplets de bravoure chantés par Mlle Bélia qui remplit un rôle de vivandière.

Il y a aussi, au second acte, un duo qui par malheur rappelle un peu trop celui des *Huguenots*, et dont le souvenir, par conséquent, l'écrase, mais dont on peut louer néanmoins à bon droit l'élan et la chaleur dramatiques.

Quelques autres morceaux offrent également certaines parties intéressantes et qui toutes témoignent du savoir de l'auteur. Les chœurs surtout sont traités de main de maître, ce qui ne nous étonne pas, car les musiciens belges, ayant toujours des chanteurs exercés dans cette patrie, ont été excités à écrire beaucoup pour les masses et se sont fait une spécialité en ce genre.

En somme, et pour nous résumer, nous dirons que le *Capitaine Henriot* pourrait être un succès dans le genre de celui de *Rolland*, succès de trompettes, de fanfares, de chants guerriers, entonnés au bruit des mousqueteries, au cliquetis des armes, au déploiement des bannières triomphales. Il paraît que maintenant le genre héroïque est en faveur au théâtre, et, pour notre part, nous n'y voyons pas d'inconvénients. La fade pastorale, la comédie bourgeoise ne nous semblent pas faites pour réveiller aussi vivement la fibre du cœur des fils des Gaulois que les légendes guerriers et les aventures héroïques.

Au surplus, d'autres éléments viennent s'ajouter cette fois à l'intérêt du poème et de la musique: c'est la ruse en scène, très soignée par le directeur, et les décors qui relèvent beaucoup certaines scènes du livret, et servent parfaitement le sujet de la pièce.

Ajoutons que Mme Galli-Marié fait merveille dans le rôle de Blanche; elle y est à la fois belle et charmante dans les scènes d'amour et d'un pathétique touchant et vrai dans celles que réclament les situations dramatiques.

L'UNION, 2-3 janvier 1865, pp. 1-2.

Achard a très bien chanté, selon son habitude; seulement on peut dire qu'il a un rôle bien larmoyant, et qui le sert bien moins que plusieurs de ceux qu'il a joués jusqu'ici.

Nous avons déjà rendu hommage au talent de M. Couderc, qui est pour beaucoup dans le succès de la pièce; ajoutons que Mlle Bélia, dans le rôle de Fleurette, Mlle Colas, dans celui de Valentine, et Crosti (Don Fabrice), Ponchard (Bellegarde), et Prilleux (Pastorel), complètent avec talent le personnel de cet ouvrage.

L'UNION, 2-3 janvier 1865, pp. 1-2.

Journal Title:	L'UNION
Journal Subtitle:	Quotidienne, France, Echo français
Day of Week:	Monday et Tuesday
Calendar Date:	2 and 3 January 1865
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°2 et 3
Year:	None
Series:	None
Issue:	Lundi 2 et Mardi 3 janvier
Livraison:	None
Pagination:	1-2
Title of Article:	Revue musicale
Subtitle of Article:	None
Signature:	Sylvain Saint-Etienne
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page and Internal text
Cross-reference:	None